Pz 1926

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉUM

30e ANNÉE — TRIMESTRIEL — 1938. — N° 1

Supplément à *LA TERRE ET LA VIE*, 8e année. N° 2. — Mars-Avril 1938.

Après deux années d'interruption, le petit bulletin trimestriel des Amis du Muséum reparaît.

Lorsqu'en janvier 1936, nous avons repris l'édition de la revue *La Terre et la Vie*, beaucoup de nos collègues regrettèrent de voir disparaître ce petit bulletin qui leur apportait toutes les nouvelles de la Société. Le Conseil des Amis du Muséum a décidé, au mois de décembre dernier, pour donner satisfaction à nos collègues, d'encarter à l'avenir dans la revue *La Terre et la Vie*, trois fois par an, « Le Bulletin des Amis du Muséum. »

Comme par le passé, nous communiquerons d'une façon cordiale avec nos collègues. Pour ceux qui n'ont pu assister à nos réunions, ils y trouveront le compte rendu détaillé. Nous essayerons également de satisfaire leur curiosité et les tiendrons au courant, tant des projets que des réalisations en cours, à l'intérieur du Muséum.

Le bulletin réservera quelques-unes de ses lignes à une rubrique « Causons un peu entre nous ». Dans cette rubrique paraîtront les réponses aux questions pouvant intéresser nos collègues, et qui nous sont posées fréquemment. Ces questions étaient soumises aux spécialistes du Muséum, et nous communiquions directement au demandeur la réponse qui nous était faite. A l'avenir tous nos collègues bénéficieront de ces consultations. Dans cette rubrique nous ferons part des suggestions qui nous seront faites, et des possibilités de réalisation. Enfin, comme dans les anciens bulletins, ceux qui recherchent des matériaux d'Histoire Naturelle ou qui désirent les échanger pourront faire part de leurs désirs à l'ensemble de nos lecteurs.

Nous serions très heureux de connaître l'avis de nos collègues sur ce nouveau programme. Ils peuvent nous fournir leurs critiques ou suggestions sans aucune crainte. Le succès des Amis du Muséum ne provient-il pas de de la collaboration cordiale qui existe entre tous les membres ?

CONFÉRENCES

Nos conférences obtiennent comme les années précédentes un très gros succès. Certaines personnes ont demandé qu'une place plus large soit réservée aux sujets traitant des questions d'Histoire Naturelle pure ; aussi, cette année, nous sommes-nous efforcés de multiplier ces sujets, tout en conservant les récits d'exploration qui ont tant de succès auprès du grand public. La revue *La Terre et la Vie*, au cours de l'année 1938, reproduira intégralement le texte de certaines conférences.

Le cycle de nos conférences a repris

BIBL. DU MUSÉUM D'HIST. NAT.

le 23 octobre par une belle conférence de M. Bertrand Flornoy, intitulée : « Au pays des Têtes Trophées », dont nous avons déjà parlé dans la revue *La Terre et la Vie*, numéro novembre-décembre.

Le samedi 6 novembre, M. Marcel Griaule présente les membres de la Mission Sahara-Cameroun, qu'il a dirigée en 1936 et 1937.

Le commandant Guyot, pilote de l'expédition, retrace rapidement le parcours effectué en avion à une période de l'année particulièrement pénible où les avions militaires et ceux des lignes régulières ont seuls l'autorisation de circuler. M. Jean-Paul Lebeuf parle à son tour des documents archéologiques récoltés par la Mission, et enfin le conférencier, M. Paul-Henry de Lauwe, fait revivre les péripéties de son séjour dans les Mandara.

Les travaux de la Mission Griaule, Sahara-Cameroun, ont consisté principalement : en fouilles archéologiques entreprises dans la région sud du Lac Tchad et en enquêtes ethnographiques dans la région nord du Cameroun, particulièrement dans les monts des Mandara et les massifs avoisinants.

La région nord du Cameroun présente pour les ethnographes un intérêt tout particulier. Son éloignement de la côte, sa situation en plein centre du continent africain l'ont mise longtemps à l'abri des influences européennes. D'autre part, le nombre et la diversité des peuplades qui l'habitent (il y en a une cinquantaine sur un territoire de 100.000 km² à peine) rendent le travail aussi difficile que varié.

En utilisant les éléments recueillis par les Administrateurs coloniaux et les Officiers, complétés par des observations personnelles, les explorateurs ont entrepris tout d'abord un travail de dégrossissement : délimitation des zones occupées par les différents groupes, constitution de vocabulaire, sommaire permettant des comparaisons linguistiques, collectes d'objets ethnographiques, etc... Après avoir parcouru le pays, des enquêtes plus approfondies furent ébauchées sur deux ou trois peuplades particulièrement intéressantes, parmi lesquelles les Fali, qui feront l'objet d'une autre conférence.

Parmi les différents procédés d'investigation, il faut mentionner l'utilisation des photographies aériennes, prises par M. Griaule, de l'avion du commandant Guyot. Une bonne photographie prise de la verticale permet de rétablir très rapidement le plan d'un village ou celui du palais d'un chef indigène, ou encore de dresser en un temps record le cadastre d'une région assez étendue. Il suffit de prendre à terre, un certain nombre de points de repère et de renseignements qui seront reportés ensuite sur le cliché. Cette application de la photographie aérienne à l'ethnographie, innovée par M. Griaule et Mme de Ganay, au Soudan, dans les falaises de Bandiagara, se révèle de plus en plus utile par le temps qu'elle permet d'économiser et la précision qu'elle apporte dans les études. Une autre nouveauté, préconisée par M. Griaule, consistait à maintenir une liaison postale constante entre les chercheurs qui enquêtaient au Cameroun et une équipe de travailleurs qui centralisaient les documents à Paris.

M. Paul-Henry de Lauwe, après avoir insisté comme il convient sur ces procédés tout nouveaux d'investigations scientifiques, souligne que les travaux de la mission furent facilités par la collaboration des fonctionnaires coloniaux. C'est en causant avec eux, et en suivant leur action personnelle, qu'il fut possible aux explorateurs de se rendre compte de ce que la France a réalisé sur le territoire dont elle a reçu le mandat. Le développement du pays a été mené de front avec le développement du bien-être matériel et moral des habitants. Jusque dans les petits postes de la brousse, il fut possible de visiter des infirmeries qui y ont été aménagées.

Le travail de l'explorateur est de reconnaître des régions non touchées par la civilisation, de façon à enrichir le domaine ethnographique, mais aussi, ayant découvert des populations vivant misérablement, son but est de les comprendre pour travailler à leur relèvement moral et matériel.

Le 11 décembre, Jean-Paul Lebeuf, diplômé de l'Institut d'Ethnologie, chargé de recherches, complète l'exposé des travaux et des résultats accomplis par la Mission Griaule, Sahara-Cameroun (1936-1937), en une très intéressante conférence ayant pour titre : « Des bergers Fali aux Géants Sao. »

Jean-Paul Lebeuf a séjourné au Cameroun septentrional pendant toute la durée de la mission, du 10 juillet 1936 au 16 octobre 1937, soit un peu plus de 15 mois, sur lesquels il est resté seul pendant un an.

Il s'est consacré principalement à l'étude approfondie du groupe Fali et de quelques peuplades voisines, ainsi qu'à des fouilles archéologiques sur les gisements Sao du Tchad, où il a découvert de nombreux objets appartenant à une ancienne civilisation de l'Afrique centrale.

La population fali est une population non musulmane qui vit au Nord-Est de Garoua dans les régions du Tinguelin et du Kangou. Le Kangou est un plateau long de 50 km. et large de 70. De place en place, des amas de rochers, de nombreuses grottes, parfois longues de plusieurs centaines de mètres, s'ouvrent entre les blocs de pierre ; elles servaient de refuges aux Fali lors de l'arrivée des Foulbé.

Les habitations actuelles, composées d'un ensemble de cases de terre, semblables à de grandes poteries, sont construites entre les rochers.

La saison des pluies, qui dure d'octobre à juin, et la saison sèche divisent le temps et les occupations des Fali. Pendant la première, toute la population travaille aux champs où sont plantés sésame, arachides et mil. Les travaux de la saison sèche, eux, sont répartis entre hommes, femmes et enfants. Pendant que les hommes réparent les habitations et filent le coton, que les femmes écossent les arachides et battent le mil, les enfants conduisent au pâturage de maigres troupeaux de chèvres tout en fabriquant des jouets de tiges de mil et de terre. C'est aussi la saison des fêtes, fête des masques, fête de la fécondité, fête des âmes des ancêtres, à l'occasion desquelles on danse souvent la nuit entière.

Mais Jean-Paul Lebeuf dut quitter les Fali pour reprendre les travaux commencés près du Tchad, pays des anciens Sao dont la légende a fait des géants. On dit d'eux qu'ils étaient d'une taille énorme, pouvaient porter plusieurs éléphants sur chaque épaule, parcouraient des centaines de kilomètres en une seule journée, et qu'en éternuant, ils déracinaient les arbres les plus robustes.

On dit aussi que les Kanouri leur firent la guerre pendant plus de cent ans et que leur sultan, ayant tué le dernier survivant des géants, trouva dans sa chevelure des nids de rapaces et, dans ces nids, des œufs. Et c'est ainsi que les Kanouri furent maîtres du pays et purent s'installer dans les villes Sao. C'est dans ces villes ; Afadé, Makari, Goulfey, entourées de hautes murailles de terre que, pendant près de six mois, des recherches ethnographiques furent faites et permirent de recueillir les légendes et les récits sur les Sao.

Une légende, l'histoire de la construction des 7 quartiers de Makari sur les tombes des 7 morceaux de serpent tué par le jeune chevalier musulman vêtu d'une armure étincelante.

Une légende encore, l'histoire du bœuf aux cornes d'or qui, à Afadé, d'un seul regard de côté, indiquait si le nouveau chef lui convenait.

Ces légendes et d'autres nous mirent

sur la voie d'un totémisme parfaitement organisé. Chacune de ces anciennes villes Sao était protégée par un animal : aujourd'hui encore, un culte est rendu à un lamentin et à un lézard blanc, à Goulfey, tandis qu'à Maltam et à Sao, c'est à un lézard gris que des offrandes sont faites à chaque événement intéressant la vie de la communauté : semailles, récolte, nomination d'un nouveau chef.

Les fouilles archéologiques entreprises simultanément à ces enquêtes ethnographiques nous permirent de mettre à jour :

Des poteries hautes de près d'un mètre et ayant servi de sépulture, des têtes de terre cuite aux yeux exorbités et aux lèvres en plat de barbe, des statuettes d'animaux et surtout des objets de bronze à l'aspect inattendu dans cette partie de l'Afrique.

Leur découverte pose un problème de la plus haute importance pour l'histoire de l'Afrique ancienne, qu'ils aient été importés ou qu'ils aient été ouvrés sur place par des artistes noirs.

Le butin de la 4e Mission Griaule (Sahara-Cameroun) est énorme :

3 tonnes d'objets archéologiques ;

1.000 objets ethnographiques ;

6.000 fiches de renseignements ethnographiques ;

60 vocabulaires ;

25 plans de villes ;

3.000 photographies, dont 600 photographies aériennes ;

plus, des collections entomologiques et botaniques.

Tous ces documents sont en train d'être classés, et nous espérons pouvoir les admirer bientôt, lorsque le Musée du Trocadéro rouvrira ses portes.

Le samedi 13 novembre, Mme Gabrielle Bertrand, retrace pour nos collègues, les péripéties de son voyage en Asie. Elle raconte qu'elle fut attirée par le vieux Monde qui commençait à être le lieu de grands événements qui bouleverseraient non seulement la carte, mais les hommes des vieux Empires Asiatiques.

C'est en Mandchourie — Chine du Nord — Mongolie, qu'elle devait être le témoin d'événements grands ou petits, et être renseignée sur cette sorte de révolution qui se déroulait en Asie.

Elle raconte ses émotions dans le désert de Gobi, sa traversée de la Sibérie, ses séjours dans des villes étranges et dangereuses comme Kharbin, étonnantes et passionnantes comme Hsin-King, la plus jeune capitale du Monde, ses passages dans les lamasseries du Jéhol, ses rencontres avec les conquérants japonais, soldats, agents commerciaux, policiers et agents politiques.

Elle s'étend plus particulièrement sur les semaines passées dans le désert où elle partage la vie quotidienne des nomades, sous leur yourte, buvant le thé au beurre rance. C'est ainsi qu'il lui fut permis de rencontrer les Missionnaires blancs si connus en Asie pour leur cordiale hospitalité et leurs précieux conseils.

Arrivée à Kalgan, tête de piste avant la Mongolie, elle trouve des souvenirs de la « Croisière jaune » : vieux pneus, écrous hors d'usage, outils rouillés, et aussi un petit fanion tricolore qu'elle voulut acquérir, mais que son hôtelier chinois, malgré son goût pour le commerce, ne voulut jamais lui céder.

C'est là qu'elle évoqua la présence de G. Haaedt, de L. Audouin-Dubreuil, de Victor Point et de ses compagnons.

De nombreux clichés illustrent la belle conférence de Mme Gabrielle Bertrand ; ce sont, entre autres, des vues de temples magnifiques, tels que le Temple de Tafoussen, de Pouningssou, de Tapanshang et les temples du parc impérial, tous dans le Jéhol.

Nous ne pouvons nous empêcher d'admirer le courage et l'endurance de cette jeune femme intrépide qui ne recule devant aucun moyen de transport pour accomplir la mission qu'elle s'est traçée.

Que ce soit à cheval dans les steppes, allant d'auberges en lamasseries, en train, sur la nouvelle voie ferrée de Jéhol très incertaine, ou ballotée par des camions sur les pistes défoncées, camions qui transportent parfois aussi des grenades.

Dans la dernière partie de son voyage, Mme Gabrielle Bertrand remonte le Yang-Tsé-Kiang et arrive à Chounking en pleins troubles, et a la chance de pouvoir être rapatriée par une canonnière française, et c'est ensuite le retour normal et sans histoire par Shanghaï, l'Indochine et l'arrivée en France, après un court séjour en Abyssinie.

L'Industrie des araignées. — S'il est un animal qui inspire un dégoût fort justifié à beaucoup de personnes, c'est bien l'araignée.

M. Fage qui depuis quelque mois dirige le laboratoire des Vers et Crustacés, en remplacement de M. le professeur Gravier, a réhabilité les araignées, dans sa conférence du 20 novembre. Il passe en revue les différentes espèces d'araignées, des plus petites aux plus grosses, et montre combien elles sont habiles à faire leurs nids, et à tisser leurs toiles. Certaines espèces d'araignées sont employées, à Madagascar par exemple, pour fournir de la soie qui est utilisée au même titre que la soie provenant des cocons de bombyx.

Un film sur l'argyronète termine l'exposé de M. Fage.

Nous ne nous étendons pas davantage sur cette conférence, car elle sera publiée sous peu tout au long, dans *La Terre et la Vie*.

La vie des êtres monocellulaires. — Dans une très belle conférence, le samedi 27 novembre, le Dr Comandon, de l'Institut Pasteur, s'attacha à montrer la vie des êtres monocellulaires, par des documents photographiques de grande valeur scientifique.

C'est en 1931 que l'Institut Pasteur recueillit le Laboratoire du Dr Comandon, dans son annexe de Garches. C'est là que se poursuivent actuellement ses travaux, et que furent obtenus les films présentés à nos collègues, le samedi 27 novembre, dans le Grand Amphithéâtre. Outre ces films, le Dr Comandon en a réalisé d'autres montrant les mouvements des végétaux et leurs réactions vis-à-vis des agents physiques.

Ces travaux fort instructifs, sont le résultat de longues années d'études et de recherches. M. Germain, directeur du Muséum, présente le conférencier et rappelle que dès la fin de ses études médicales, le Dr Comandon fit une thèse sur l' « Utilisation de l'Ultramicroscope en Clinique pour la recherche des Spirochètes ». A cette occasion, il utilisa la photographie instantanée pour « fixer » la forme de ces fins microbes et il émit l'idée que le cinématographe pourrait offrir de l'intérêt pour leur étude.

Bientôt il réalisa au laboratoire des Usines Pathé à Vincennes (à l'aide d'un appareil qui avait été construit sur ses indications) ses premiers films qui furent projetés à l'Académie des Sciences, en 1909. C'étaient des vue très réussies, montrant de très fins microbes et des particules animées de mouvements browniens.

Les premières difficultés techniques, non les moindres, étaient alors vaincues. Le Dr Comandon continue donc d'utiliser son microcinématographe, pour une longue suite de recherches très variées portant sur les infusoires, la segmentation de certains œufs, les phénomènes cytologiques, etc... et, simultanément il organisait le service de l'enseignement par le cinéma, des établissements Pathé.

Ensuite, sur la demande du service de santé de l'Armée, le Dr Comandon entreprit toute une série de films pour la propagande d'Hygiène (Tuberculose, Syphilis, Insectes vecteurs de maladies, destruction des rats, etc...), qui eurent à l'époque beaucoup de succès.

En 1911, avec son ami, le Dr Lomon, il réussit les premières cinématographies radiologiques et en 1924, toujours avec le Dr Lomon, il enregistrait pour la première fois, les battements du cœur humain.

Ensuite, les fondations Albert Kahn lui offrirent un laboratoire pour constituer plus spécialement des recherches de physiologie cellulaire, à l'aide d'un nouveau dispositif de prises de vue qu'il avait imaginé.

Le Dr Comandon a toujours considéré le cinématographe comme un appareil de recherches et à l'occasion de nombreuses communications à la Société de Biologie, dans les Congrès, et au cours de conférences, tant en France qu'à l'Étranger, il a montré par des exemples tout l'intérêt que présentent ses méthodes.

Ses travaux ont valu dès 1920 au Dr Comandon, le titre de Président de Section à l'Office National des Inventions, et nous tenons à le remercier tout particulièrement d'avoir bien voulu communiquer à nos collègues une petite part des résultats de ses patientes recherches.

Mécanisme physiologique des changements de couleur chez les poissons. — Mlle Catherine Veil, docteur ès sciences, assistante à la Faculté des Sciences de Paris, nous a démontré, d'une façon magistrale, au cours de sa conférence du 3 décembre, le mécanisme des changements de couleur chez les poissons.

Nos collègues, qui connaissent bien l'Aquarium du Musée des Colonies et celui du Trocadéro, n'ignorent pas que les poissons peuvent changer de couleur et adapter la nuance de leur robe à celle du milieu environnant.

Certaines espèces sont particulièrement douées sous ce rapport; les poissons plats, par exemple : soles, limandes, carrelets, turbots, etc..., sont des poissons mimétiques, adaptant rapidement leur coloration à celle du milieu ambiant. Les poissons de nos rivières offrent également des exemples frappants de ces modifications. La truite, par exemple, présente des variations extraordinaires de couleur suivant la coloration des fonds qu'elle fréquente habituellement. La perche, aux teintes si vives l'été, lorsque les eaux sont claires et la végétation verdoyante prend des couleurs fanées, à l'unisson des herbiers flétris où elle séjourne l'hiver. Le brochet, qui possède une robe claire en eau vive, devient gris ardoise avec dos noir dans les eaux boueuses à fond noirâtre.

La tanche, la carpe d'eau courante, ont des nuances de bronze clair ou doré ; celles des étangs à fond vaseux sont très foncées, presque noires. Le goujon de Seine, au dos gris bleu foncé en temps normal, devient gris jaune clair, dès qu'une crue se déclanche, roulant des eaux bourbeuses. Replacé dans l'obscurité d'un vivier, il reprend presque instantanément sa coloration foncée. Tout ceci n'est pas chose nouvelle, mais comment s'opère le mécanisme de ce changement de couleur? C'est ce que Mlle Veil s'attache à nous expliquer :

« Les écailles du poisson renferment d'innombrables cellules pigmentaires retenant des granulations colorées en noir, en jaune, en rouge, en violet. Leur répartition plus ou moins intense donne à chaque espèce sa coloration particulière. Mais ces cellules pigmentaires ne sont pas inertes, elles possèdent la propriété de se dilater, ou de se contracter sous l'influence de deux mécanismes différents : le mécanisme nerveux, et le mécanisme hypophysaire.

« Le mécanisme nerveux consiste en réflexes à point de départ oculaire. Il y a rapport entre la fonction visuelle et la fonction des cellules chromatiques pigmentaires. » Pour démontrer l'importance prépondérante des nerfs optiques dans le mécanisme des changements de couleur, Mlle Veil fait passer sous nos yeux deux projections extrêmement curieuses. L'une montre un turbot placé

sur un fond noir, mais dont la tête se trouve sur un fond blanc. Le corps reste de nuance claire, et pour ainsi dire sans tache, les cellules pigmentaires noires restant contractées au maximum.

Dans l'épreuve contraire, le turbot ayant le corps sur fond blanc, mais dont la tête repose sur un fond noir, le corps entier du poisson était de coloration extrêmement foncée.

La confirmation de ces deux expériences se trouve obtenue par une troisième : un turbot aveugle ne réagit ni sur fond blanc ni sur fond noir, il garde sa couleur naturelle. Un turbot borgne continue à réagir.

D'autres projections vinrent démontrer l'action des nerfs qui se rendent aux cellules pigmentaires. En sectionnant ceux-ci sur une partie localisée, la caudale par exemple, le poisson placé sur un fond blanc reste de nuance claire, sauf la partie où l'on a supprimé les nerfs pigmentaires qui, elle, garde une coloration foncée.

Le mécanisme du changement de couleur dépend également d'une seconde cause qui est la suivante :

Dans le crâne, sous le cerveau, se situe une glande minuscule : l'hypophyse. Cette glande sécrète certains produits qui passent rapidement dans le sang, provoquant la dilatation des cellules pigmentaires. C'est ainsi qu'un poisson-chat opéré de son hypophyse reste presque blanc sur un fond noir, tandis qu'un poisson normal réagit ; grâce à l'action des sécrétions de son hypophyse, il dilate au maximum ses cellules pigmentaires noires et prend ainsi une couleur des plus sombres.

L'action de l'hypophyse expliquerait ainsi pourquoi certains poissons ont la possibilité de changer de couleur presque instantanément, par exemple sous l'influence d'une forte émotion.

Tout ceci est extrêmement curieux. Cette conférence sur le mécanisme du changement de couleur chez les poissons avait attiré un grand nombre de nos collègues, et les applaudissements recueillis par M^lle^ Veil furent la meilleure preuve du vif intérêt qu'ils prirent à ses démonstrations.

Conférence de Paul-Émile Victor, sur les esquimo d'Angmagssalik. — Dans sa conférence du 18 décembre, Paul-Émile Victor retrace tout d'abord les buts principaux de la Mission 1936-1937. Il présente de nombreux clichés photographiques qui ont admirablement illustré son exposé.

A la vue de ces régions polaires, l'auditoire ne peut s'empêcher de penser au grand disparu, le D^r^ Charcot, qui accomplit tant de missions dans ces régions, et qui fut l'inspirateur des jeunes générations, communiquant sa foi à de jeunes disciples tels, Paul-Émile Victor et ses compagnons.

Déjà en 1934-1935 ces jeunes explorateurs firent un séjour à Angmagssalik, mais au retour de cette expédition, il ne fut pas possible de publier les résultats des observations qui avaient pu être achevées au cours de ce premier hivernage.

C'est en connaissance de cause que ce travail de publication fut renvoyé au retour de l'hivernage 1936-1937. Il était, en effet, de la plus haute importance de continuer les observations ethnographiques de la tribu des Eskimo d'Angmagssalik dans le plus bref délai possible. Les témoins de l'ancienne culture de ce district étaient sur le point de disparaître, Ces appréhensions étaient bien fondées, puisque, au cours de l'hiver durant lequel fut préparée la traversée de l'Inlandsis, une épidémie enleva 8 % de la population. Elle emporta surtout les vieillards, les informateurs les plus précieux.

Alors que l'hivernage de 1934-1935 avait eu lieu dans une maison obligeamment prêtée par le Gouvernement danois, située au centre même de la colonie, dans la proximité immédiate du Gouverneur, du Pasteur, de l'Infirme-

rie, du poste de T. S. F. et du comptoir, l'hivernage de 1936-1937 se fit dans une hutte eskimo isolée. C'est là que Paul-Émile Victor, vivant la vie d'un homme de la famille, put réaliser dans les conditions les plus favorables, une étude ethnographique.

Arrivé le 11 juillet 1936 à Angmagssalik, Paul-Émile Victor prenait passage, à bord du « Pourquoi Pas ? », le 7 août, avec la famille eskimo avec laquelle il devait hiverner, et débarquait le 9 août à Kangerdlugssuatsiak, lieu qui avait été choisi dès 1935 pour l'hivernage, situé à environ 100 km. de tout groupement habité et à environ 200 km. du poste de T. S. F.

Le matériel que le navire avait amené de France était débarqué le jour même, et le 10 août 1936, le « Pourquoi Pas ? » quittait Kangerdlugssuatsiak.

Les mois d'août et de septembre furent passés sous la tente ou sous l'oumiak, avec la famille eskimo, suivant ses divers déplacements de chasse ou de pêche.

Fin septembre on construisit la hutte eskimo (pierres et terre) pour la période d'hiver. Une autre petite hutte fut construite suivant les méthodes eskimo, pour abriter provisions et matériel.

Une cabane d'environ 2 m. × 2 m. avait été prévue et établie en France, pour le travail et la mise en sûreté des documents, papiers, vêtements, etc... ; elle arriva à Angmagssalik par le bateau ravitailleur danois et ne put être amenée à Kangerdlugssuatsiak. Après avoir attendu jusqu'au commencement d'octobre, on construisit une cabane derrière la hutte eskimo et attenant à elle, avec les moyens de fortune dont on disposait.

Vers mi-octobre on quitta définitivement la vie sous la tente pour s'installer dans la hutte.

C'est là que Paul-Émile Victor vécut sur la « plate-forme-de-fenêtre » parmi les 26 habitants de la maison, effectuant de nombreuses enquêtes ethnographiques nouvelles, et observant grâce à ces conditions exceptionnelles, de nombreux faits nouveaux.

Il avait appris la langue assez couramment pendant son premier hivernage 1934-1935, de même que pendant son séjour sur la côte ouest du Groenland. Il vécut une année entière sans parler pratiquement d'autre langue que l'eskimo, et sa connaissance du langage lui facilita grandement son travail ethnographique.

De février à mars 1937, premier voyage en traîneau vers le Sud. Ce voyage avait pour buts :

de rendre visite pour enquêtes aux divers groupements eskimo répartis le long de la côte ;

d'atteindre le poste de T. S. F. pour prendre connaissance des télégrammes éventuels et leur répondre.

D'avril à mai 1937, deuxième voyage en traîneau vers le Sud. Ce deuxième voyage avait pour but principal de continuer les enquêtes et les visites aux divers groupements habités.

Commencement juin 1937, raids d'explorations en traîneau à travers la région montagneuse inconnue de l'arrière-pays d'Angmassalik (partie sud de la Terre du Roi Christian IX ; Schweizer Land). Le 6 juin Paul-Émile Victor atteint, à travers cette région, le pied du Mont Forel. Dans tous ces voyages effectués, soit pour enquêtes ethnographiques, soit pour explorations, il était accompagné par l'eskimo Kristian. La totalité des raids accomplis représente environ 2.000 km. en traîneau.

Le 16 juin 1937, la débâcle eut lieu et le 17 juin, la hutte fut définitivement abandonnée pour reprendre la vie nomade, et c'est le 17 août 1937 que, grâce au comte Micard, Paul-Émile Victor put prendre place à bord du « Quest » qui le ramena en Europe.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS, MCMXXXVIII.